Document generated on 10/12/2024 1:33 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

La tragédie de l'infiniment banal
Concert à la carte

Marie-Ginette Guay

Number 86 (1), 1998

Le théâtre à Québec

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25658ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Guay, M.-G. (1998). La tragédie de l'infiniment banal : concert à la carte. *Jeu*, (86), 139–141.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MARIE-GINETTE GUAY

La tragédie de l'infiniment banal

Concert à la carte

« Se lancer dans un solo, en plus un solo sans paroles, quelle entreprise de fou ! » Voilà ce que je me disais avant d'entrer en scène, le soir de la première. Mais que diable allais-je faire dans cette galère ? Une galère qui m'entraînait déjà depuis plus de trois ans et qui m'a valu le prix de la critique pour la meilleure production de la ville de Québec.

Marie-Ginette Guay dans *Concert à la carte*. Photo : Xavier Bonacorsi.

Hiver 1993. Grâce aux bons soins de Roland Lepage, je découvre *Concert à la carte* de Franz Xaver Kroetz. Aussitôt, c'est le coup de foudre pour ce personnage sans espoir. Coup de foudre qui m'emporte dans une valse-hésitation entre le désir et la crainte de me plonger dans cet univers de résignation. Et puis, poussée par la force tranquille de ce récit, je parie que ce moment dans la vie de mademoiselle Rasch, ce moment volé au privé, trouvera son écho au sein du public.

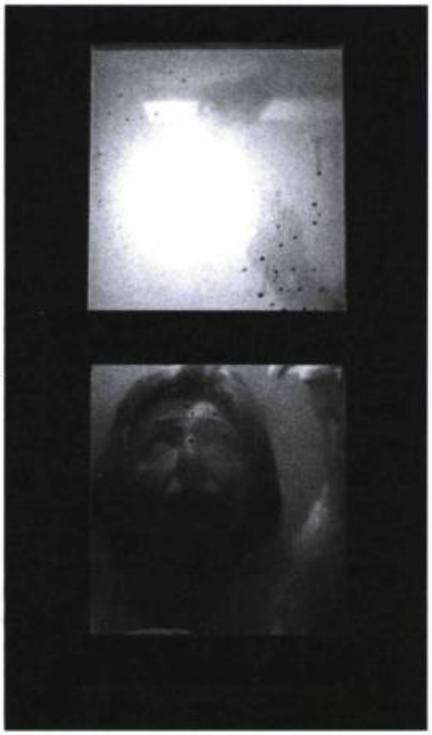
Dans la foulée de ce pari, je reçois l'invitation du Théâtre Périscope à soumettre un projet pour la série « Carte blanche » de la saison 1995-1996. Cette série propose aux artistes, pour un soir seulement, de présenter un travail en dehors des cadres traditionnels de production. Si le projet est choisi, le Périscope offre un lieu de présentation, le support technique et publicitaire, plus une somme de mille dollars pour la réalisation du spectacle.

Il n'en fallait pas plus pour me lancer dans l'aventure. L'occasion était belle de vérifier mes ardeurs auprès du public. Cette formule a permis à plusieurs artistes de prendre des risques, d'explorer de nouvelles avenues : l'adaptation en marionnettes du *Candide* de Voltaire présentée par le Sous-Marin Jaune est née de cette série. *Sirènes*, pièce de Lise Castonguay, est aussi issue de cette initiative qui, depuis cinq ans, permet des audaces et suscite des créations qui ne pourraient voir le jour autrement.

J'ai donc envoyé mon projet au comité de programmation qui l'a reçu avec enthousiasme et, le 11 décembre 1995, je rencontrais le public pour cette unique soirée. Le Foyer du théâtre était bondé, et j'ai plongé dans ce vertige muet avec l'angoisse et le

plaisir de partager cette autopsie d'un désarroi sans voix. L'accueil a été au-delà de mes espérances, et cette réponse favorable m'a convaincue d'aller plus avant. Sous le parrainage du Théâtre Blanc et en collaboration avec le Théâtre Périscope, j'ai obtenu une aide du Conseil des arts et des lettres du Québec et de la Ville de Québec. Cette contribution m'a permis de compléter le travail déjà amorcé et de mettre sur pied une série de représentations pour la saison suivante.

Automne 1996. Je retrouve à mes côtés Gill Champagne à la mise en scène, auquel s'ajoutent Monique Dion à la scénographie, Gilbert Gagné à l'éclairage et Marc Vallée à la musique. Avec cette équipe et ces nouveaux moyens, nous pouvons maintenant pousser plus avant le travail d'interprétation, créer une bande sonore originale et développer un véritable point de vue scénographique sur cette œuvre. Les représentations ont lieu du 28 janvier au 8 février 1997 dans le Foyer du Théâtre Périscope, lieu intime qui peut accueillir une soixantaine de spectateurs.



Marie-Ginette Guay dans *Concert à la carte*. Photos : Xavier Bonacorsi.

L'histoire : une femme rentre chez elle après le travail, et on assiste à sa soirée en temps presque réel. Elle écoute la télévision, soupe, lave la vaisselle, écoute la radio, bricole, fume quelques cigarettes, fait sa toilette et se couche. Une heure et quelques poussières d'un rituel quotidien bâti sur l'absence de soi, un rituel qui finira par étouffer la vie. La pièce se présente comme une immense didascalie. Kroetz pose un œil presque clinique sur cette femme. Rien de spectaculaire. Il décrit simplement, c'est tout. Ce ton m'a plu, je devrais dire plutôt qu'il m'a appelée. C'est ainsi que je n'ai foncé dans cette aventure qu'avec l'urgence de raconter cette survie, qu'avec la certitude de ma révolte contre l'ennui et le rien qui écrasent.

Mais comment capter l'attention du public en niant presque sa présence ? La réponse s'est trouvée dans l'obéissance au texte « scientifique » de Kroetz et dans la précision d'exécution des actions, si petites soient-elles. Le travail en a été un de minutie. Nous avons choisi d'aller à l'essentiel du geste et ne pas faire dire autre chose à une main qui fume que la cigarette qui se consume. Sous l'œil attentif de Gill Champagne, j'ai dépouillé toute action de commentaire. La tentation était grande de charger une action d'un souvenir émotif, d'une pensée, mais c'était aussitôt tomber dans la représentation et se diriger vers une autre forme de théâtre. Contrairement à ce que nous sommes habitués de faire en répétition : emplir de nos sensations les actions et les paroles d'un texte, fabriquer des souvenirs, des pensées, des émotions, ici on vide les gestes, on n'en conserve que leur stricte utilité, et c'est dans l'addition de ces gestes que le sens apparaît. À part une ou deux indications précises de l'auteur sur l'humeur du personnage, nous nous en sommes tenus aux descriptions « chirurgicales »

des actions, en laissant toute la place au public pour imaginer cette vie non vécue. Privée du support de la parole, avec comme seuls partenaires les objets, je n'avais qu'à me laisser happer par le vide.

Avec la scénographe, Monique Dion, nous avons créé un tout petit espace. Une seule pièce qui sert à la fois de chambre, de salon, de cuisine, une seule pièce où tout est prévu, tout est fonctionnel : évier, cuisinière, réfrigérateur, télé, radio, table, chaises, lit, armoire, petits objets, rien de superflu. Il s'agissait de créer l'exiguïté de l'espace et du cœur. Une petite pièce nichée dans un grand immeuble, une petite pièce habitée par une vie faite de petites habitudes sans aucune brèche par où s'envoler. Plus concrètement, dans le Foyer du Périscope maquillé pour l'occasion, le public se retrouvait au centre de l'immeuble. Devant lui, la façade et l'intérieur du logement de mademoiselle Rasch et, autour de lui, le corridor menant aux toilettes de l'étage.

À l'éclairage, Gilbert Gagné a reproduit une lumière naturelle, émanant des lampes de l'appartement, du corridor et de la toilette, tout ça légèrement appuyé par quelques appareils. C'est le personnage qui faisait la lumière sur sa vie, au rythme de ses activités.

À la musique, Marc Vallée a eu à recréer une émission de radio composée de musiques variées : airs d'opérette, de comédie musicale, chansons, pièces instrumentales. Une émission « banale », agrémentée des propos légers dits d'un animateur à la voix chaude. L'opération était délicate. Cette émission de trente minutes constituait la seule présence extérieure, la seule communication entretenue par mademoiselle Rasch (communication réduite à la seule consommation de mass média) et, comme pour l'interprétation, cette émission ne devait pas être un commentaire sur la pièce.

Grâce à ce dispositif mis en place, le public se retrouvait dans la position du voyeur, à regarder par le trou de la serrure. Et c'est peut-être cette curiosité que nous avons tous de l'intimité de l'autre qui retient l'attention du spectateur mais qui peut aussi le gêner. C'est un risque mais c'est aussi un défi, le but n'étant pas de provoquer, mais simplement, avec pudeur, de raconter une vie qui s'écrit sans être vue.

Ce travail a été passionnant. Dans la vie d'interprète, il y a des rencontres comme cela qui sont comme des éclairs de l'âme. Des rencontres qui s'imposent à nous comme une évidence, une nécessité. Cette aventure a été de cette qualité pour moi. Et tout le travail avec Gill Champagne a été porté par la nécessité de « dire » cet univers.

Nous avons travaillé comme deux entomologistes qui découvrent un insecte précieux, avec précaution et passion. **j**

Marie-Ginette Guay est de la promotion 1980 du Conservatoire d'art dramatique de Québec. Depuis, elle a interprété près de soixante-dix personnages sur toutes les scènes de la ville et en tournée. Parallèlement à sa carrière de comédienne, elle s'est toujours engagée au sein des organisations théâtrales de Québec, notamment le Trident et le Périscope.